

L'heure de l'Église*

par Vladimir ZIELINSKY

Une société qui doit se tourner vers l'avenir se penche instinctivement sur son passé. Et du pays de l'utopie réalisée, elle se tourne vers les sources spirituelles qui semblaient désormais perdues.

« Vos parents étaient-ils incroyants ? », « Avez-vous été baptisé à l'âge adulte ? », « Qu'est-ce qui vous a conduit à la foi ? ». Ou bien, en termes plus généraux : comment se reconstitue le fil de la tradition chrétienne, là où il avait été coupé net ? Comment naît une foi que personne n'a prêchée, ni cultivée, ni semée ?

Nous ne posons que rarement des questions de ce genre. Peut-être parce qu'elles paraissent trop élémentaires, ou trop abstraites. Mais peu à peu elles sont posées de l'extérieur. En cherchant la réponse, nous commençons à réfléchir sur notre cheminement spirituel. Et, à partir de notre conversion, de notre histoire individuelle, ce cheminement nous conduit aux sources de notre foi.

C'est précisément de cette foi que je voudrais parler. Non pas de moi-même ou des autres, mais du type particulier de foi qui naît en ce carrefour du temps que de manière très approximative on a appelé « renaissance ». Essayons de jeter un regard, non du lieu où nous nous trouvons aujourd'hui, mais des profondeurs de la métahistoire, des profondeurs de l'expérience de la Semaine Sainte que nous venons de vivre.

« Maintenant c'est votre heure, c'est la puissance des ténèbres » (Lc 22, 53), dit Jésus à ceux qui sont venus l'arrêter. La « puissance des ténèbres », ce n'est pas seulement le pouvoir de la violence physique, le pouvoir du mensonge, de l'erreur, de la méchanceté ou de l'athéisme militant. Ce peut être quelque chose de plus subtil, de plus global, et d'autant moins perceptible. La trahison de Judas, le complot des grands-prêtres, la rage de la foule, la lâcheté du tout-puissant Pilate, le reniement de Pierre, la fuite des disciples et des amis sont des manifestations diverses de cette même puissance. Tous ceux qui s'y soumettent, tous ceux qui y participent deviennent ses complices.

Il arrive parfois que des périodes entières de l'histoire humaine passent à travers l'expérience de la « puissance des ténèbres ». Le

* Vladimir Zielinsky est à Moscou, avec Alexandre Ogorodnikov, l'un des animateurs de la revue *Vybor* (le choix). Cf. ci-dessous pp. 52-57. Conférence donnée lors du colloque *Le millénaire chrétien des terres de l'antique Rus'*, qui s'est tenu à Milan du 21 au 23 avril 1988. Texte russe paru dans *Rousskaya Mysl* des 15 et 22 juillet 1988 et version italienne dans *L'Altra Europa* 13 (1988) n° 219, pp. 5-18. Traduction *Istina*.

Christ en croix, le Christ au tombeau, le Christ proie de la mort : à ces heures, les ténèbres tombent sur la terre. On peut les appeler aussi la « nuit mystique » dont a parlé saint Jean de la Croix. Mais c'est aussi cette nuit-là, que le Christ, comme en témoigne saint Pierre, prêche aux esprits qui attendent dans les ténèbres de la prison (1 P 3, 19).

Prenons-le comme une allégorie : la prédication du Christ ne s'interrompt jamais, elle se mêle aux circonstances de notre vie, elle atteint les profondeurs de l'âme, elle se transforme en nostalgie d'une sorte de patrie perdue, elle nous frappe par la beauté du monde créé, elle nous convainc par la force de la vérité morale, et en dépit de cela, notre intelligence, notre éducation, notre conception du monde et notre éthique sociale sont la proie des esprits de la nuit. Cette lutte invisible entraîne pour finir une crise, un jugement intérieur. Le dépassement de cette crise ne demeure pas toujours dans les limites d'une seule vie humaine, mais peut s'étendre à plusieurs générations.

La génération à laquelle j'appartiens, naturellement, n'est ni meilleure ni plus intelligente que les autres, mais il lui est échu ou plutôt il lui a été donné de vivre le moment où cette crise connaît son dépassement. Je parle surtout de la crise de l'athéisme généralisé ; lorsque nous étions encore très jeunes, l'athéisme mourait déjà de vieillesse dans nos âmes. Il mourait comme meurent les tyrans qui ont atteint le pouvoir absolu : il mourait entouré de médecins, de bouffons, de policiers et de savants de cour qui lui assuraient la vie éternelle. Ils ne faisaient que parler d'« évolution », de « développement de la matière », des « lois de l'histoire », des « lois dialectiques », mais déjà ces simples paroles produisaient en nous un sentiment de dégoût et d'oppression métaphysique. Le monde dépouillé de Dieu (construit sur ces paroles) était manifestement étroit, lugubre et impossible à vivre.

Une fois dépassé l'athéisme dogmatique, nous nous sommes trouvés plongés dans la crise d'une culture qui ne voit dans l'homme aucun mystère, mais qui l'examine comme un mécanisme social, déterminé par des forces et des rapports extérieurs. Il s'en est suivi une crise plus profonde, celle de l'humanisme religieux, d'une vision du monde qui conduit l'homme à répondre seul à toutes les questions qui se posent à lui. Ce sujet est trop important pour que je n'en parle qu'en passant. Je pense ici à l'amas de fictions dont nous avons été submergés à cause de la foi dans la rationalité du monde et dans la possibilité d'expliquer complètement l'homme. C'est une des expériences les plus tragiques de notre époque : quand l'homme découvre que son monde intérieur n'est qu'une fiction.

La crise de l'humanisme nous a portés plus près du problème de l'homme en soi. Si les forces sociales peuvent lui imposer une idéologie et une morale, si son existence même peut être déterminée par les occupations, les passions et les « sollicitations de la vie », qu'y a-t-il en lui, à bien y regarder, qui lui appartienne vraiment, à lui et à lui seul ? Plus profondément nous avons expérimenté cette crise, plus nous avons extirpé de nous-mêmes tout ce qui nous avait été imposé et qui nous

était étranger. Et tôt ou tard, plutôt tard que tôt, nous nous sommes arrêtés devant le mystère paradoxal de l'homme : cela même qui fait que nous nous percevons plus authentiques, plus humains et infiniment plus grands que nous-mêmes. L'énigme de l'homme dépasse toujours l'homme.

Quelqu'un — un livre que nous avons lu, le souvenir de notre culture ou simplement un ami — a prononcé le nom du Christ. Et finalement l'énigme que nous cherchions à résoudre rejoint ce nom. C'est alors le tour de nouvelles interrogations. Quel lien existe-t-il entre cette énigme et cet héritage de la culture humaine, ce lointain témoin historique qui s'appelle « révélation » ? Certes, le Christ a vécu un temps parmi les hommes, mais il était entouré d'un petit nombre de disciples. Il est mort, et voici que des flots incalculables d'hommes se tournent vers lui avec le cœur, l'esprit, le regard interrogatif. Quelle est donc l'éternelle qui court de sa vie, vécue à une époque lointaine, jusqu'à notre vie d'aujourd'hui ? Quelle force nous attire, encore aujourd'hui, vers cet homme, vers tout ce qu'il a dit, fait, montré dans sa vie et dans sa mort ?

Les femmes, porteuses d'aromates, se rendent à son tombeau. La nuit n'est pas encore dissipée, mais l'aube est encore à poindre. C'est le moment où notre âme brisée et oppressée se réveille, se libérant peu à peu des conceptions étrangères pour faire retour à ses sources propres. Les questions qu'en ce moment nous nous posons à nous-mêmes nous conduisent au lieu de la sépulture de Jésus. Là où on a déposé son corps et roulé la pierre.

La route peut être longue et il arrive parfois qu'elle devienne une fin en soi. Parfois se présentent sur la scène des doctrines mystiques, plus orientales qu'occidentales, qui nous exhortent au repos. Tout ce que tu cherches est déjà avec toi, disent ces doctrines, car toute âme dans ses ténèbres se fabrique un Dieu qui lui est propre, et le trouver n'est plus qu'une question de technique. D'une part, il y a une recherche restreinte aux initiés — nous expliquent les mystiques — et d'autre part il y a un collectif dogmatique où se pressent les troupeaux humains, qui de siècle en siècle remâchent la même bouchée devenue rance. Celui qui est vraiment appelé à accueillir en lui les paroles du maître, se mettra, à partir d'elles, à chercher une route qui mène au silence de Dieu et non à une fourmilière religieuse bien organisée. Ce qui importe, ce n'est pas Celui que nous cherchons, mais notre seule expérience, nos méditations. Ce n'est pas la vérité qui importe, mais les « émotions ».

D'un autre côté, notre raison continue à se considérer comme la mesure de toutes choses. Et elle continue à regarder le christianisme depuis l'empyrée des « valeurs humaines universelles ». Hegel a écrit un jour : ce qui importe, ce n'est pas que les convives à Cana de Galilée aient bu plus ou moins de vin ; ce qui importe plutôt, c'est l'idée générale qui se manifeste dans ce premier miracle de Jésus. Nous pouvons parler de Beauté spirituelle, de service du Bien, de la sainte Humanité,

en laissant de côté les paroles évangéliques concrètes, les miracles, les paraboles, les événements. Si nous nous en tenons aux idées générales, nous pouvons nous passer non seulement de Cana de Galilée, mais aussi du jardin de Gethsémani et de la Croix. Nous pouvons nous contenter d'un christianisme aux contours vagues, « mystique » ou « culturel » (à dire vrai, il y a aussi le christianisme social, celui de la libération, du progrès, mais il ne saurait attirer plus aucun d'entre nous).

Le christianisme dont je vais parler commence par une rencontre personnelle. Le concept de « rencontre » ne peut être défini par aucune connaissance abstraite ni rentrer dans aucun type d'expérience mystique. La rencontre est un don, c'est-à-dire quelque chose qui ne se mérite pas, qui est inattendu et profondément personnel. Les circonstances de la rencontre sont différentes pour chacun. Mais en substance, au fond, la rencontre advient toujours près du tombeau vide. A l'aube, après la nuit et les « crises ». Après les paroles de l'Ange : « Je sais que vous cherchez Jésus le crucifié. Il n'est pas ici. Il est ressuscité » (Mt 28, 5-6).

L'annonce de la Résurrection est-elle une « émotion » ou une vérité ? Est-ce une révélation ou un « retour aux sources » ? Je sais seulement qu'elle pénètre dans la profondeur de l'existence de tous ceux à qui il a été donné de l'entendre. Nous ne voyons pas le Christ dans sa chair, et pourtant sa parole et aussi son silence commencent à parler en nous de manière toujours plus distincte et plus intelligible. « Celui qui a reçu la parole de Jésus peut vraiment entendre aussi son silence », dit saint Ignace d'Antioche. Une personne vivante fait sa demeure en nous et devient l'authenticité intérieure de notre vie. « Sa parole » et « son silence » se mettent à parler à chacun de nous dans un langage compréhensible, nous atteignant par un regard, nous donnant un guide pour la loi, partageant la douleur, se faisant reconnaître dans les épreuves. Et il nous semble que nous l'avons toujours entendu.

« C'est toi qui m'as tiré du sein, dès le ventre de ma mère tu es mon espérance », dit le psaume (22, 10).

Le mystère proche de l'homme

Ainsi s'accomplit le choix de la foi, le choix du Christ. Pratiquement inconscient au commencement, il se fait toujours plus joyeux et plus explicite. L'espérance semée en nous se rencontre avec l'annonce de la résurrection.

Chaque conversion individuelle est en un certain sens la réponse, l'écho de cette annonce. Comme si la résurrection nous transmettait une parcelle d'elle-même, une parcelle de cette « plénitude de vie » que le Christ a apportée sur la terre. Avec la même force par laquelle il a ressuscité Jésus d'entre les morts, Dieu le rend aussi vivant pour nous. Et que personne ne cherche à nous persuader que la résurrection du corps n'est qu'une image plastique du monde spirituel. Si le Christ n'est pas ressuscité, à quoi nous servent toutes ces images réconfortantes ? Si

le Christ n'est pas ressuscité, alors, au nom de la fameuse « honnêteté devant Dieu », nous devons nous libérer au plus vite des mythologies dépassées, et être également reconnaissants envers quiconque nous aide à le faire. La résurrection est une annonce de vie, et n'a de sens pour moi que si elle est une résonance, un reflet de la vie divine qui la dépasse infiniment.

En fait, tout cela n'est pas simplement le patrimoine de mon expérience. Je ne puis percevoir qu'une infime partie de ce qui m'est envoyé. J'entre dans une réalité qui s'appelle « Église », qui pour moi a préservé l'Évangile, de même que l'expérience des martyrs et d'innombrables saints. Elle a conservé l'Évangile non comme un simple livre, mais comme la vérité, comme la vie dans laquelle chaque jour le Christ rompt le pain avec ses disciples.

Cette opposition si insistante entre l'Évangile et l'Église, dont on parle souvent, n'est peut-être pas le moins du monde typique de notre histoire. L'Évangile devient éternel, la révélation a fait sa demeure en nous, et nous-mêmes, en vertu d'un don incompréhensible et stupéfiant, nous devenons un lieu de sa présence. Telle est aussi l'Église. Elle signifie en substance que le Christ, crucifié et ressuscité, entre directement dans la vie de la communauté chrétienne, qui a nom Corps du Christ et Peuple de Dieu. La réalité de son incarnation, de sa mort sur la croix et de sa résurrection est transmise à ce peuple dans toute la plénitude et le mystère de ces événements, transmise d'une génération à l'autre. Si elle peut en faire mémoire, elle peut aussi se réaliser, s'introduire dans le monde, et regarder le monde à sa lumière.

Afin que mon langage ne soit pas trop général et trop abstrait, je voudrais exprimer cette réalité sous une forme concrète. Une de ces formes pourrait être l'hymne par lequel l'Église orthodoxe accueille tous ceux qui l'abordent. C'est l'hymne qui précède le sacrement du baptême. Ce sacrement unit l'acte par lequel on se revêt du Christ avec la manifestation de Dieu au monde, son espérance dans le monde qu'il a créé.

Israël connaissait le concept de la Shekinah, c'est-à-dire de la gloire de Dieu qui est présente dans le Temple. Le Nouveau Testament, qui annonce la venue du Christ, la descente du Saint Esprit, nous dit que ce temple est devenu la création entière. L'idée centrale de cet hymne, qui est lu le jour de l'Épiphanie, au moment de la bénédiction solennelle de l'eau, est que Dieu est présent dans le monde qu'il a créé, que le monde n'est raisonnable et glorieux qu'en vertu de cette présence.

Le sacrement du baptême commence par nous faire concevoir le monde entier comme un sacrement, comme un miracle. Tout ce qui a été appelé à être vient des mains du Seigneur.

Puisque tu as voulu, Seigneur, tirer toutes choses du néant à l'existence
par ta puissance soutiens la création
et par ta providence construis le monde.

Avant de nous « revêtir du Christ », nous faisons de nouveau notre entrée dans ce monde comme dans la famille de Dieu, où chaque objet se trouve en sa présence, est tourné vers lui, paraît devant lui, porte sur lui le reflet de sa gloire :

Devant toi tressaillent les puissances des cieux,
c'est toi que loue le soleil, toi que glorifie la lune,
toi que rencontrent les étoiles sur leur route,
toi qu'écoute la lumière.
A ta vue tremblent les abîmes
et les sources t'obéissent.
Tu as déployé les cieux comme une tente
et rendu la terre stable sur les eaux...

Celui vers qui nous nous tournons, nous et le monde, à travers l'abîme qui nous sépare de lui, s'est déjà manifesté dans le monde. En effet, à toute la nature créée a été conféré le don et la capacité de voir le mystère de la manifestation de Dieu, de l'Épiphanie, à savoir celle qui dans l'Orthodoxie est appelée « vision spirituelle ». Quand je lis les paroles de Jean Baptiste « de ces pierres Dieu peut faire surgir des fils d'Abraham » (Mt 3, 9), j'entends de telles paroles au sens littéral, à présent quasi perdu. La gloire de Dieu à laquelle les hommes sont aveugles peut être manifestée même aux pierres. Il est donné d'en voir un reflet aussi à l'œil nu.

« Les cieux racontent la gloire de Dieu et l'œuvre de ses mains le firmament l'annonce » (Ps 19, 1). Ce langage de la création, cette prédication peut s'appeler « révélation naturelle ». A tous ces êtres qui « tressaillent », qui « louent », qui « glorifient », qui « chantent », qui « assistent », on peut adjoindre aussi l'homme raisonnable. Son être, lui aussi, répond à la gloire de Dieu et lui fait écho. C'est de cette résonance que naissent sa religion, sa philosophie, son art et jusqu'à son travail de la terre. Stupeur, joie, peur, ou tous ces sentiments ensemble, sont sa manière de percevoir la gloire qui se révèle, sa manière de « dialoguer » avec elle. D'ici l'homme tire non seulement les instruments du travail, mais aussi « les objets du culte », depuis les statuettes de bois jusqu'aux productions plus élevées de l'esprit. C'est pour ce motif que sont à la fois surprenantes et naturelles ses questions ultimes et ses illuminations, son attention au mystère de l'univers comme l'est aussi son appel.

« C'est toi qui m'as tiré du sein ; tu es mon espérance dès le ventre de ma mère ». L'espérance est donnée à l'homme comme au soleil est donné son chant. L'espérance fait de l'homme un être « naturellement religieux », comme tout ce qui a été créé. Elle lui a été donnée avec la liberté, et l'homme peut éprouver en lui cette espérance ou bien il peut au contraire la rejeter : il peut y répondre ou bien la fouler aux pieds. Mais avec la venue du Christ, il lui a été donné quelque chose d'incomensurablement plus grand.

Il lui est donné non seulement de tendre au mystère qui l'envelop-

pe, mais encore de le voir auprès de lui. Il lui est donné non seulement de jeter un regard dans l'abîme qui nous sépare du Créateur, mais de savoir que cet abîme est déjà comblé. Non seulement d'élever des autels « au Dieu inconnu » à la place duquel ils cherchent souvent à se faire des idoles de toutes sortes, mais d'ouvrir devant lui la porte de leur propre demeure.

Toi, le Dieu indescriptible,
sans principe et inexprimable,
tu es venu sur la terre,
tu as pris la forme du serviteur
et tu es devenu semblable à l'homme.

Le mystère du monde et de nous-mêmes humilie son propre secret, comme s'il « s'annihilait » pour l'amour de nous. Il entre dans le monde avec un environnement humain et il ne suscite pas de terreur sacrée. Il ne se masque pas sous l'aspect d'un secret concevable par notre esprit. Toujours quand il entre dans le monde, il renonce à sa puissance pour un certain temps, il se livre aux hommes. Souvenons-nous que les paroles sur l'espérance font partie du psaume que le Christ a prononcé en mourant. Le psaume commence par un cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46). Tel est le paradoxe de la Bonne Nouvelle : alors qu'elle sauve le monde, elle est crucifiée. Elle est bannie par le monde, mais en même temps elle règne dans le monde. Selon les paroles de Siméon, elle devient ici « signe de contradiction » (Lc 2, 34). C'est de la même manière que l'Église devient signe de contradiction, parce qu'elle accueille en elle le mystère du Christ.

L'Église signe de contradiction

Dans l'inconcevable proximité avec ce mystère s'éteignent les droits de la « nature humaine ». Nous sommes entrés dans l'Église comme dans la terre de la manifestation de Dieu, mais il s'est agi déjà d'un acte de foi et non d'un mouvement de stupeur. Du reste, pour vivre de l'Église et pour l'aimer, la foi nous est nécessaire chaque jour.

Je n'ai pas l'intention de parler des « problèmes de l'homme contemporain » à l'intérieur de l'Église, parce qu'il peut y en avoir de très nombreux. Nous sommes abordés ici par un autre monde et ce monde demeure encore en nous. Nous avons accumulé l'expérience de sa négativité, ses crises, et peut-être sommes-nous encore trop liés par cette expérience. Le problème fondamental est que souvent l'Église n'est pas comme nous voudrions la voir. Nous voudrions y trouver le Royaume de Dieu sans traces du « monde », mais nous ne le trouvons quasi jamais. Ou plutôt, nous ne le trouvons qu'au moment de la première conversion, de la première réponse joyeuse à la parole, mais ensuite nous le perdons dans les « problèmes ».

Il en découle fréquemment une réaction qui s'est vérifiée plusieurs fois dans l'histoire : le Christ a prêché le Royaume de Dieu et au lieu du Royaume est née l'Église. Que l'Église soit tout autre chose que le Royaume, c'est pour tous une évidence. C'est ainsi que surgissent les

interrogations : puisque ce Royaume s'est approché dans le Christ, dans sa personne, dans sa prédication, dans sa mystérieuse unité avec le Père et dans son être pour les autres, pourquoi ne pouvons-nous recevoir tout cela directement de ses mains ?

Mais c'est justement là le « signe de contradiction » : pour connaître le Christ et recevoir quelque chose de lui, il faut « se revêtir » de lui. Pour entrer en contact avec le Royaume, dans l'Église, il faut déjà vivre ce Royaume. De la même manière, les plus grands doutes de la foi — sur la toute-puissance divine et l'omniprésence du mal, sur Dieu bienheureux et souffrant, sur la providence et le libre arbitre — ne reçoivent pas de réponse préalable : ils ne la reçoivent que de l'expérience même de la foi, ou, plus précisément, de la communion intérieure avec celui à qui nous posons ces questions, de même que l'énigme du Royaume de Dieu et de l'Église se résout dans le Royaume, c'est-à-dire dans la vie du Christ, qui constitue le mystère de l'Église.

L'Église sur la terre, souvent souffrante et humiliée (l'expérience de l'humiliation de l'Église nous est bien connue) est, peut-être, le paradoxe du Royaume de Dieu. Le Christ dit que l'Esprit Saint, « quand il sera venu, convaincra le monde par rapport au péché, à la justice et au jugement » (Jn 16, 8). Ce monde démasqué et le Royaume des cieux qui « n'est pas de ce monde » peuvent se situer dans le même lieu. Et il serait hasardeux d'attribuer cette prédiction aux seuls païens, puisque l'Esprit, de qui nous tenons la foi, de qui nous recevons notre connaissance « royale » du Christ, nous révèle avant tout notre incrédulité. En fait, le jugement ne commence-t-il pas précisément à partir de là où il est descendu en premier lieu ? Et le « prince de ce monde » n'est-il pas condamné en premier ressort là où le Saint Esprit entre en possession de sa propriété ? Car l'Esprit est Lumière et n'a rien de commun avec les ténèbres.

L'expérience que nous avons accumulée en nous avant d'entrer dans l'Église témoigne de la réalité du jugement. Nous nous sommes tournés vers le Royaume de Dieu parce que nous avons découvert que le monde est dégradé, menteur, abandonné de Dieu. « Ton esprit bon me guide dans la terre de la justice », comme dit le psaume (143, 10). Et cette terre est ici, dans l'Église, même si la justice peut la juger, elle aussi. La justice parle de la gloire de la théophanie, de la joie de la créature qui s'ouvre toute grande au Créateur, mais elle dit aussi l'homme, tel qu'il est fait, ne peut se sauver seul ni du péché ni de la mort. La justice consiste dans le fait que le monde entier est embrassé et mû par l'amour de Dieu, mais l'homme par sa propre volonté est sorti de cet amour et s'est fait la proie des forces démoniaques. Toutefois, cet amour s'est prouvé plus fort que ces forces, et le Christ est venu sur la terre pour l'incarner.

... tu es venu sur la terre,
tu as pris la forme du serviteur,
et tu es devenu semblable aux hommes
dans ton infinie miséricorde, Seigneur,

tu n'as pas supporté de voir le genre humain
tourmenté par le démon,
mais tu es venu et tu nous as sauvés.

C'est pour cela qu'existe l'Église orthodoxe : pour porter cette annonce et se faire elle-même annonce. L'Église vit face à face avec les trois éléments qui manifestent l'Esprit : la justice, le péché et le jugement. Elle a pour but de vaincre une réalité par l'autre dans chaque vie humaine qui lui est confiée dans son bref cheminement : vaincre le péché et le jugement par la justice, par la justice vaincre le jugement et la mort. Et elle veut faire de notre vie d'aujourd'hui le lieu où s'accomplit cette victoire.

Une telle annonce ne peut être dépassée par aucune autre, alors que dans chaque être humain le drame du péché originel est représenté derechef, et que « notre ennemi, le diable » rassemble personnellement un dossier sur chacun. Mais d'autre part, le Verbe, qui est venu « chercher et sauver ce qui était perdu », frappe à toutes les portes, et la proximité de la Présence divine, à sa manière, est accessible à tous. Toutefois c'est seulement dans l'Église que nous comprenons que cette présence est ici avec nous. Dans le sacrement, dans l'icône, dans la tradition. Dans la vie de prière et dans la mémoire des saints. Dans la « mémoire de la mort » et dans la joie pascale. Dans le franchissement de l'abîme entre les morts et les vivants, et en beaucoup d'autres choses encore.

Oui, le Royaume des cieus s'est approché de nous, mais il est venu « dans la forme du serviteur ». Naturellement nous n'avons pas reçu l'ordre de fermer les yeux devant les infirmités terrestres de l'Orthodoxie. Mais nous n'oublierons pas que déjà une fois la dénonciation caustique de ces infirmités a conduit à une immense catastrophe nationale. L'Église est signe de foi et de contradiction ; à commencer par le fait que le Royaume qui y est entré est séparé de nous, ses membres, par une énorme distance. Il s'est manifesté à travers nous mais seuls « les violents s'en emparent » (Mt 11, 12). Dans l'Église, nous sommes en face du mystère de la Théophanie, nous y sommes ouverts mais nous ne la voyons pas. Et si le Mystère n'était pas venu à nous sous la forme de la « Bonne Nouvelle », mais avait simplement « pris la forme du serviteur », l'Église, qui accueille en elle ce Mystère, aurait en réalité été créée non pour le salut des hommes, mais pour leur ignominie et leur mort. Au contraire, elle est avant tout signe de la grâce divine ; elle a été créée « par la miséricorde de Ta grâce ». Et quand nous entrons dans l'Église, à travers la foi et le baptême, nous donnons par là même une réponse à cette annonce :

Nous confessons la grâce,
nous proclamons la miséricorde,
nous ne dissimulons pas les bienfaits :
Tu as libéré l'origine de notre nature...

Cela signifie que la parole et la vie, la mort et la résurrection de

Jésus Christ s'unissent à ma confession, à mon existence, à ma mort et à mon espérance. Une union de ce type soude de la manière la plus profonde nos « je » désunis devant le seul et unique « Tu ». Toute l'Église, rassemblée par l'unique Esprit, se place devant ce « Tu » et le porte en elle. Il est vrai que parfois il est difficile de voir le Jésus des Évangiles dans « l'Église historique », au moins autant qu'il l'était de reconnaître le Messie dans le menuisier du village voisin. Mais cette capacité de voir l'Église, ce don d'y être admis ne demeure jamais inexprimé. Et au moment où nous reconnaissons le visage authentique de l'Église, le reflet de la Théophanie se répercute aussi sur nous.

Alors, avec toutes les créatures et les forces de la nature, nous entrons dans la communauté du Verbe incarné. L'hymne du soleil, le chant glorieux de la lune, la présence chaleureuse des étoiles, encore hier glaciales dans leur pâleur mortelle ; la lumière qui écoute sa propre Origine, les sources et les torrents qui « obéissent » à Dieu ; le tressaillement des abîmes et des anges ; tout est déjà marqué du « sceau du don du Saint Esprit ». Nous donnons un regard autour de nous : nous sommes déjà au seuil du monde transfiguré, d'un cosmos devenu Église. La venue du Christ implique la libération de toute la création, sa bénédiction pour le Royaume des cieux. Et la réponse : « Toute la création chante avec toi que tu es manifesté », comme le dit la prière pour l'Épiphanie, qui est la manifestation du Seigneur.

Pour une semblable vérité il suffit de peu de paroles. Certes, même elle, elle peut s'user dans les âmes humaines, elle peut s'estomper dans les idéologies de ce monde ou tout simplement prendre la forme « du serviteur », dans une certaine façon d'en faire mémoire. Mais la question n'est certes pas dans cette forme. Bien que nous soyons éteints et non préparés à l'accueillir, cette vérité est capable de ressurgir toujours de nouveau, donnant la vie et la lumière qui éclaire tout homme.

L'heure est venue

A qui m'interroge sur le « retour aux sources », je voudrais parler des sources elles-mêmes, mais non des routes humaines qui y conduisent. Expliquer non pas *comment* il arrive, mais ce que nous découvrirons dans l'Église.

Du pèlerinage matinal au tombeau vide au lieu de la sépulture de Jésus, à travers les « problèmes », à travers les crises, à l'annonce de la résurrection. De la conversion, cachée aux autres, à l'entrée dans l'Église. De l'écoute de la parole au mystère de la théophanie. D'une situation d'abandon dans le monde au sentiment d'une présence vivante. De l'expérience des illusions brûlées et des véritables obsessions à une authenticité pleine d'allégresse.

Telle est la substance spirituelle de ce retour, et on peut la percevoir, abstraction faite de la psychologie individuelle et du contexte social. Mais l'éternité est imbriquée dans le temporel sur cette terre, et il est difficile de faire abstraction de tout cela.

Il y a le Royaume de l'Esprit et le royaume de César, et pour ce dernier, il n'est pas besoin du premier. Le royaume de César, quand il est dans sa phase ascendante, quand il est conscient de sa propre force, opprime le Royaume de l'Esprit, il le chasse ou, dans le meilleur des cas, il ne lui prête pas attention. Mais dans le royaume de César, comme dans tout ce qui est terrestre, les limites terrestres sont là et l'épuisement l'attend au tournant. Il se met alors à se restructurer pour atteindre de nouvelles sources d'énergie. Et il arrive parfois qu'il soit disposé à s'emparer aussi de celles du Royaume de l'Esprit.

Aujourd'hui notre société, d'une manière plus instinctive que consciente, est à la recherche de nouvelles valeurs, d'une nouvelle morale, d'une nouvelle justice. Mais, en dépit de cela, sur le plan rationnel, elle continue à user de valeurs désormais caduques, à recourir à des paroles qui ont déjà fait leur temps. Mais, pis encore, elle fait appel à des valeurs et à des paroles qui ont été utilisées à des fins criminelles, sur lesquelles pèsent le mensonge et le sang humain. Quelle est l'eau lustrale qui pourra les laver ?

L'histoire du Zachée de l'Évangile me vient à l'esprit ; aurait-il pu, lui, « chef des publicains et riche », que nous pouvons supposer coupable de tous les crimes, souillé de tous les péchés, se dire à lui-même un beau matin : à partir d'aujourd'hui, cela suffit, je vais devenir un homme honnête ? Non, jamais il ne serait plus donné à Zachée de devenir un homme comme il faut, un digne membre de la société, après tout ce qu'il avait commis. Non, il ne lui restait que la possibilité de se précipiter derrière Jésus, de grimper sur le sycomore pour pouvoir au moins le voir, et de là entendre cette annonce : « aujourd'hui je dois demeurer dans ta maison ». Et à ce moment le salut est entré dans cette maison.

Notre société doit se sentir une assemblée de publicains pécheurs afin que le Christ vienne chez elle et la forme avec des paroles nouvelles, une nouvelle justice, afin de lui instiller des forces neuves. En effet, cette société est faite de fils d'Abraham, qui peut-être ne se souviennent plus de cette parenté, qui se sont perdus, qui ont renié, mais qui pourtant gardent dans l'âme un certain ferment évangélique.

Armés de ce ferment, ils se sont mis un jour à édifier le royaume de César, mais c'était une entreprise condamnée à la faillite. Et il n'y a pas de possibilité de la refaire, de la restructurer. « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît » (Mt 6, 33), dit le Seigneur. Il nous sera donné par surcroît tout ce que nous cherchons, le pain, comme la « glasnost » et le renouveau. Sans cette justice au contraire, ce qui nous est donné par surcroît ne sera rien d'autre qu'un maquillage. La route qui mène à cette justice commence toutefois par le repentir. Et le repentir commence par la capacité d'appeler les choses par leur nom.

Le péché doit être le péché. Le mensonge et l'homicide seront le mensonge et l'homicide. C'est l'abomination de la désolation dont on parle et non d'autre chose. Le repentir exige que l'on regarde la vérité

en face, il faut une langue de vérité, mais « où la trouver ? » On ne peut la trouver que là où elle se conserve encore à travers nous. Dans l'Évangile et dans l'Église.

L'Église russe fête en ces jours les mille ans de son existence. Son corps terrestre est encore perclus. Sa volonté humaine asservie. Mais la force de Dieu est intacte même dans son infirmité humaine, car à la différence des royaumes de cette terre, elle ne s'est aucunement consumée en mille ans. Non seulement elle ne s'est pas consumée, mais elle s'est grandie dans l'ascèse héroïque d'une foi millénaire.

Il est tragique que les hommes de notre temps ne sachent pas trouver la route qui conduit à ce réservoir de biens. Il est tragique que nous nous limitions à conserver ce trésor comme dans un coffre-fort et que nous ne le portions pas à la lumière. Mais malgré tout, en dépit de notre infirmité, de notre paresse et de notre pusillanimité aujourd'hui le temps travaille pour l'Église.

Chaque époque a sa « situation religieuse », la nôtre aussi. La « situation religieuse » de notre temps consiste dans le fait qu'à un certain point, pas depuis longtemps, est tentée une grandiose expérience sociale et métaphysique sur l'homme, sur la société, sur l'histoire. Et cette expérience a donné ses fruits en temps voulu dans l'homme, dans la société et dans l'histoire. Ces fruits sont devenus manifestes et nous avons cherché à les interpréter. Alors, après la période des crises, où nous avons secoué la poussière de nos pieds, est venu le temps du réveil et du pèlerinage au tombeau vide. Le temps de l'Église a commencé. L'Église du second millénaire.

« Les temps sont accomplis et le Royaume de Dieu est proche ; convertissez-vous et croyez à l'Évangile » (Mc 1, 15). Tel est l'appel pour la période qui s'ouvre. Peut-être résonnera-t-il vite sur les toits.

Le Royaume de Dieu s'est approché de nous à travers l'Église et le repentir. L'Église manifeste ses nouvelles frontières, révèle ses nouvelles possibilités. Je ne pense pas qu'aujourd'hui nous nous trouvions proches de la fin matérielle du monde, parce que l'Évangile n'a pas encore été prêché — et du reste il est inépuisable. Et chaque époque doit découvrir son Christ, qui demeure pareil dans les siècles.

Mais les « derniers temps » existent, et l'expérience intérieure parfois nous dit que nous sommes arrivés aux derniers temps. Mais les derniers temps ne parlent pas seulement de l'interruption du temps, mais aussi du caractère de ce temps. Ce qui nous est commandé, c'est de vivre comme si ce jour était le dernier.

« Le xx^e siècle sera le siècle de l'Église, a dit un agnostique, ou bien ne sera pas ». Aujourd'hui il ne s'agit plus seulement de défendre notre foi, mais il s'agit que cette foi soit authentique et féconde et que nous conservions et accroissions cette foi jusqu'au jour où viendra le Fils de l'homme.